

[Jean-Baptiste Bertrand](#) (1670 – 1752), *Relation historique de la peste de Marseille en 1720* [éd. Pierre Marteau | 1721 | Wikisource].

Extraits

« C'est ici la vingtième peste et la plus cruelle de toutes celles qui ont désolé Marseille, et dont les historiens font mention. [...] La plus ancienne arriva quarante-neuf ans avant Jésus-Christ [...].

L'utilité de cet ouvrage se présente d'elle-même, tant pour Marseille, que pour les autres villes. On y verra la manière dont la peste se glisse et s'introduit dans un lieu, comment elle s'y développe et s'y répand. Par quels progrès elle parvient à ce dernier degré de violence, où elle fait tant de ravages, comment elle diminue et finit insensiblement, quelles en sont les suites. On y apprendra à se méfier de ses commencements captieux qui trompent presque toujours la vigilance des magistrats, et à prévenir, par de sages précautions prises à l'avance, le trouble et les désordres qu'elle traîne après elle. Enfin Marseille y verra ce qu'elle doit craindre, et les mesures qu'elle doit prendre, si jamais le Seigneur voulait encore l'affliger de ce terrible fléau, et les autres villes y trouveront à profiter de son exemple. [...]

« En peu de jours, elle fait un désert affreux de la ville du monde la plus opulente, et la remplit d'horreurs et de misère. Le culte divin suspendu, les Temples fermés, les exercices publics de religion prohibés, les honneurs de la sépulture défendus, augmentent l'horreur de ce spectacle. La contagion fait cesser le commerce dans une ville ; elle semble y dissoudre la société, interdire aux hommes la communication des secours mutuels qui l'entretiennent, rompre toutes les liaisons de l'amitié, abolir l'amour conjugal. Toutes les sources des secours humains taries, laissent les malades dans un trouble et un abandonnement plus cruels que la mort même. On voit les habitants d'une même ville s'éviter et se fuir, chacun craint de recevoir quelque impression mortelle de ceux à qui il donne la même crainte : tout le monde s'enferme et tout devient suspect et dangereux. [...] Triste situation, où l'on ne peut sauver la vie que par des soins infinis, qui ne délivrent pas de la crainte de la perdre à tout moment, ni du cruel chagrin de voir périr ceux que l'on aime. [...]

Tant de malheurs qui suivent la contagion, devraient la faire regarder plutôt comme un fléau du Ciel, que comme l'effet d'une révolution naturelle. Ce fût la Sixième plaie dont Dieu frappa l'Égypte, pour punir l'endurcissement de Pharaon. C'est ainsi qu'il punit la vanité de David, lorsque, par un mouvement d'orgueil, il voulut faire le dénombrement de ses sujets. [...] Mais nous pouvons dire, qu'il n'en a jamais donné d'exemple si terrible que celui que nous venons de voir dans la peste qui a désolé la ville de Marseille.

[...] (On) verra avec étonnement, que dans une ville, où il y a un Collège et une Agrégation de médecins, et où l'on voit régner depuis près de deux mois une nouvelle maladie, on ne daigne pas les assembler, ou tout au moins les plus accrédités d'entre eux, pour les consulter et les faire décider sur une maladie de cette conséquence. Les règles d'une sage administration ne permettent pas dans une affaire aussi importante, de s'en rapporter à la décision d'un seul chirurgien des plus nouveaux de la ville, ni de rester dans une telle incertitude, sur la nature d'un mal dont les suites sont si terribles.

Un abus bien singulier contribua à grossir le nombre de nos malades. Le croira-t-on ? Qu'à peine la contagion se fut un peu adoucie, le peuple impatient d'en réparer les désordres, ne pensa plus qu'à repeupler la Ville par de nouveaux mariages ; semblable à ceux qui arrivés au port, oublient le danger de la Tempête dont ils viennent d'échapper, chacun cherche à s'étourdir et à noyer dans de nouveaux plaisirs le souvenir de ses malheurs passés. [...] C'est alors que toutes ces maisons où peu de jours auparavant l'on n'entendoit que pleurs et que gémissements, ne retentirent plus désormais que des cris de joye, et que l'on y vît succéder à la plus triste désolation les jeux, les plaisirs, les festins, le diray-je ? les bals et les danses. Étrange aveuglement qui en nous rendant insensibles à tant de malheurs, peut nous en attirer encore de plus grands pour l'avenir ! [...] Le Commandant (préfet) fit



une Ordonnance qui défendoit aux gens inconnus d'aller par la Ville dès que la nuit commenceroit, et aux personnes connues après la retraite sonnée à neuf heures, et jusqu'à cette heure de ne sortir qu'à la lueur d'un flambeau. Il fit fermer les lieux publics, les cabarets, et ces maisons de débauche si pernicieuses à l'innocence. [...]

On passa les fêtes de la Noël sans pouvoir les solemniser par les exercices de religion habituels ; Il fallut se contenter d'entendre une Messe basse, que l'on continuoit de dire à la porte des Églises [...]
La nouvelle année 1721 commença sans faire cesser la consternation publique. On ne vit point les amis et les parents se renouveler, par des visites réciproques, les marques d'amitié et de tendresse qu'ils avoient accoutumé de se donner le premier jour de l'an, et toute cette cérémonie d'amitié se réduisit à se souhaiter en rue, à mesure que l'on se rencontroit, une année plus heureuse que la précédente. [...]

Nous devons aux Médecins de Marseille une justification des injustes soupçons qu'on a répandu contre eux ; témoins de la conduite des uns et des autres, et libres de toute prévention, nous ne faisons qu'en rapporter ce qui s'est passé sous les yeux de toute une ville. Si on trouve que les uns et les autres reviennent un peu trop souvent sur la scène, on doit considérer que dans une tragédie de peste, les médecins sont les principaux acteurs, et par conséquent qu'ils y doivent jouer les plus longs rôles.[...]

Voilà tout ce que la violence de la maladie et le trouble de cette ville nous ont permis d'observer. [...]
Cette maladie si extraordinaire ne demande que peu de remèdes très-simples et très-communs, un grand ordre dans la police, beaucoup de soins des malades, et surtout des médecins et des chirurgiens prudents et attentifs. Aussi avons-nous vu échouer tous les prétendus spécifiques ; car le bruit de cette maladie nous a attiré ici tous les empiriques et gens à secret, nous avons reçu des remèdes et des recettes de toutes les contrées de l'Europe, la Cour même nous en a envoyé plusieurs avec ordre de les composer et de les mettre en usage, rien de tout cela n'a réussi. Les grandes idées des systèmes modernes ne sont ici d'aucun usage. Quoique le mal soit vif et prompt, il ne veut point être brusqué, et on ne peut point par les grandes évacuations prévenir la lenteur des crises naturelles, ni en divertir la matière. Il faut ici nécessairement faire revivre le langage et les maximes des anciens, dont toute l'application était d'observer et de suivre les mouvements de la nature : telle doit être notre attention dans une maladie qui n'est, à proprement parler, qu'un effort de la nature, ou pour mieux dire, un mouvement du sang, pour chasser un ennemi étranger »

[Texte complet](#)